

<< Les rites d'interaction >>

d'Erving GOFFMAN  
Les Éditions de Minuit, 1974

- p 9-17

TEXTE: 11

"Éviter de perdre la face et préserver la face des autres"

Toute personne vit dans un monde social qui l'amène à avoir des contacts, face à face ou médiatisés, avec les autres. Lors de ces contacts, l'individu tend à extérioriser ce qu'on nomme parfois une *ligne de conduite*, c'est-à-dire un canevas d'actes verbaux et non verbaux qui lui sert à exprimer son point de vue sur la situation, et, par là, l'appréciation qu'il porte sur les participants, et en particulier sur lui-même. Qu'il ait ou non l'intention d'adopter une telle ligne, l'individu finit toujours par s'apercevoir qu'il en a effectivement suivi une. Et, comme les autres participants supposent toujours chez lui une position plus ou moins intentionnelle, il s'ensuit que, s'il veut s'adapter à leurs réactions, il lui faut prendre en considération l'impression qu'ils ont pu se former à son égard.

On peut définir le terme de *face* comme étant la valeur sociale positive qu'une personne revendique effectivement à travers la ligne d'action que les autres supposent qu'elle a adoptée au cours d'un contact particulier. La face est une image du moi délinéée selon certains attributs sociaux approuvés, et néanmoins partageable, puisque, par exemple, on peut donner une bonne image de sa profession ou de sa confession en donnant une bonne image de soi<sup>1</sup>.

1. Pour en savoir plus sur la conception chinoise de la face, voir les ouvrages suivants : Hsien Chin Hu, « The Chinese Concept of "Face" », *American Anthropologist*, 1944, n° 46, p. 45-64. Martin C. Yang, *A Chinese Village*, (New York, Columbia University Press,

L'individu a généralement une réponse émotionnelle immédiate à la face que lui fait porter un contact avec les autres : il la soigne ; il s'y « attache ». Si la rencontre confirme une image de lui-même qu'il tient pour assurée, cela le laisse assez indifférent. Si les événements lui font porter une face plus favorable qu'il ne l'espérait, il « se sent bien ». Si ses vœux habituels ne sont pas comblés, on s'attend à ce qu'il se sente « mal » ou « blessé ». En général, l'attachement à une certaine face, ainsi que le risque de se trahir ou d'être démasqué, expliquent en partie pourquoi tout contact avec les autres est ressenti comme un engagement. La face portée par les autres participants ne laisse pas non plus indifférent, et, quoique de tels sentiments puissent différer par le degré et la direction de ceux que l'on éprouve pour sa propre face, ils n'en constituent pas moins, de façon tout aussi immédiate et spontanée, une participation émotionnelle. La face que l'on porte et celles des autres sont des constructions du même ordre ; ce sont les règles du groupe et la définition de la situation qui déterminent le degré de sentiment attaché à chaque face et la répartition de ce sentiment entre toutes.

Un individu garde la face lorsque la ligne d'action qu'il suit manifeste une image de lui-même consistante, c'est-à-dire appuyée par les jugements et les indications venus des autres participants, et confirmée par ce que révèlent les éléments impersonnels de la situation. Il est alors évident que la face n'est pas logée à l'intérieur ou à la surface de son possesseur, mais qu'elle est diffuse dans le flux des événements de la rencontre, et ne se manifeste que lorsque les participants cherchent à déchiffrer dans ces événements les appréciations qui s'y expriment.

La ligne d'action d'une personne pour d'autres personnes est généralement de nature légitime et institutionnalisée. Lors d'un contact particulier, tout interagissant dont les attributs personnels sont connus ou visibles peut trouver normal et moralement justifié qu'on l'aide à se garder une certaine face. Etant donné ses attributs et la nature

1945), p. 167-172. J. Macgowan, *Men and Manners of Modern China* (Londres, Unwin, 1912), p. 301-312. Arthur H. Smith, *Chinese Characteristics* (New York, Felming H. Revell Co., 1894), p. 16-18. Pour la conception des Indiens d'Amérique, voir Marcel Mauss, « Essai sur le don », in *Sociologie et anthropologie*, P. U. F., 1968.

conventionnelle de la rencontre, les lignes d'action, et donc les faces qu'il peut se choisir, sont peu nombreuses. De plus, la possession de quelques attributs connus lui donne la responsabilité d'en porter beaucoup d'autres. Il est rare que les autres participants soient conscients de la nature de ces attributs, à moins que leur possesseur supposé ne se discrédite ouvertement par ses actes. A ce moment, chacun en prend conscience et considère que la personne en question a volontairement feint de les posséder.

Ainsi, alors même que le souci de garder la face concentre l'attention sur l'activité en cours, il est nécessaire, pour y parvenir, de prendre en considération la place que l'on occupe dans le monde social en général. Une personne qui parvient à garder la face dans la situation en cours est quelqu'un qui, dans le passé, s'est abstenu de certains actes auxquels il lui aurait été difficile de faire face plus tard. Par ailleurs, si cette personne craint maintenant de perdre la face, c'est en partie parce que les autres risqueraient d'en conclure qu'ils n'ont plus à se soucier de ses sentiments à l'avenir. Il y a néanmoins une limite à cette interdépendance entre la situation actuelle et le monde social en général : une personne qui rencontre des gens avec qui elle n'aura plus d'autres rapports est libre d'adopter une ligne d'action ambitieuse que l'avenir démentira, ou de souffrir des humiliations qui rendraient embarrassantes toutes relations futures. On peut dire d'une personne qu'elle fait mauvaise figure lorsqu'il est impossible, quoi qu'on fasse, d'intégrer ce qu'on vient à apprendre de sa valeur sociale dans la ligne d'action qui lui est réservée. On peut dire d'une personne qu'elle fait piètre figure lorsqu'elle prend part à une rencontre sans disposer d'une ligne d'action telle qu'on l'attendrait dans une situation de cette sorte. Les plaisanteries et les farces ont souvent pour but d'amener une personne à faire mauvaise ou piètre figure ; cela dit, il va de soi qu'on peut se trouver expressivement à côté de la situation pour des raisons sérieuses.

Lorsqu'une personne ressent qu'elle réussit à garder la face, sa réaction est typiquement de confiance et d'assurance. Suivant fermement sa ligne d'action, elle estime qu'elle peut garder la tête haute et se présenter ouverte-

ment aux autres. Elle se sent en quelque sorte légère et en sécurité — ce qu'elle ferait tout aussi bien si les autres estimaient qu'elle fait mauvaise figure, mais parvenaient à lui cacher ce sentiment.

Lorsqu'une personne fait mauvaise ou piètre figure, ce fait introduit dans la rencontre des facteurs expressifs qu'il est impossible d'engrener directement à la machinerie expressionnelle du moment. Dans un tel cas, il est fréquent que cette personne se sente honteuse et humiliée, à cause de ce qui est arrivé par sa faute à la situation et à cause de ce qui risque d'arriver à sa réputation de participant. De plus, la cause de son malaise peut être qu'elle avait compté sur la rencontre pour confirmer une image d'elle-même à laquelle elle est sentimentalement attachée, et qu'elle voit maintenant menacée. Un tel manque de confirmation peut provoquer de la surprise, de la confusion et une incapacité momentanée en tant qu'interactant. Le maintien s'altère, fléchit et s'effondre. La personne ressent embarras et dépit ; elle baisse la tête. Ce sentiment, justifié ou non, d'être vu en état de trouble et de n'offrir aucune ligne d'action utilisable risque d'aggraver encore la blessure, de même que baisser la tête, après avoir fait mauvaise ou piètre figure, peut désorganiser encore plus le niveau expressif de la situation. Suivant l'usage commun, j'emploierai le terme *assurance* pour désigner l'aptitude à supprimer et à dissimuler toute tendance à baisser la tête lors des rencontres avec les autres.

Dans notre société, comme dans quelques autres, l'expression « perdre la face » signifie, semble-t-il, faire mauvaise figure, faire piètre figure ou baisser la tête. L'expression « sauver la face » paraît se rapporter au processus par lequel une personne réussit à donner aux autres l'impression qu'elle n'a pas perdu la face. Suivant l'usage chinois, on peut dire que « donner la face », c'est faire en sorte que quelqu'un suive une ligne d'action meilleure qu'il aurait pu l'espérer<sup>2</sup> : par là, l'autre revêt la face qu'on lui offre, ce qui est une des façons de trouver sa face.

En tout lieu de la société, on peut s'attendre à ce que le code social comporte un accord sur le point jusqu'où

2. Voir par exemple Smith, note 1, p. 17.

une personne peut aller pour sauver la face. Dès lors que quelqu'un assume une image de soi qui s'exprime à travers la face qu'il présente, il est censé s'y conformer. De différentes façons dans différentes sociétés, il doit faire preuve d'amour-propre, répudier certaines actions parce qu'elles sont au-dessus ou en dessous de sa condition, et se forcer à en accomplir d'autres, même si elles lui coûtent beaucoup. Dès qu'elle pénètre dans une situation où elle reçoit une certaine face à garder, une personne prend la responsabilité de surveiller le flux des événements qu'elle croise. Elle doit s'assurer du maintien d'un certain ordre expressif, ordre qui régule le flux des événements, importants ou mineurs, de telle sorte que tout ce qu'ils paraissent exprimer soit compatible avec la face qu'elle présente. Dans notre société, lorsque quelqu'un montre ce scrupule d'abord par devoir envers lui-même, on parle de fierté ; quand c'est par devoir envers des instances sociales plus larges dont il reçoit l'appui, on parle d'honneur. Si un tel scrupule s'applique aux choses du maintien, aux expressions produites par la façon dont une personne maîtrise son corps, ses émotions et les objets avec lesquels elle est physiquement en contact, on parle alors de dignité, qui constitue un aspect de ce contrôle des expressions toujours vanté et jamais étudié. Dans tous les cas, alors même que la face sociale d'une personne est souvent son bien le plus précieux et son refuge le plus plaisant, ce n'est qu'un prêt que lui consent la société : si elle ne s'en montre pas digne, elle lui sera retirée. Par les attributs qui lui sont accordés et la face qu'ils lui font porter, tout homme devient son propre geôlier. C'est là une contrainte sociale fondamentale, même s'il est vrai que chacun peut aimer sa cellule. Tout autant que d'amour-propre, le membre d'un groupe quelconque est censé faire preuve de considération : on attend de lui qu'il fasse son possible pour ne pas heurter les sentiments des autres ni leur faire perdre la face, ce de façon spontanée et volontaire, par suite d'une identification avec eux<sup>3</sup>. Par conséquent, il devrait répu-

3. Naturellement, plus les autres ont de pouvoir et de prestige, plus on tient compte de leurs sentiments, comme le montre H. E. Dale dans *The Higher Civil Service of Great Britain* (Oxford, Oxford University Press, 1941), p. 126n : « La théorie des "sentiments" me fut exposée il y a bien des années par un fonctionnaire très émi-

gner à assister à la déconfiture d'une autre personne<sup>4</sup>. Dans notre société, on dit de quelqu'un qui peut assister froidement à l'humiliation d'un autre qu'il « n'a pas de cœur », de même que celui qui contribue avec indifférence à sa propre déconfiture se voit qualifié de « sans vergogne ». L'effet combiné des règles d'amour-propre et de considération est que, dans les rencontres, chacun tend à se conduire de façon à garder aussi bien sa propre face que celles des autres participants. Cela signifie que chacun a généralement le droit de faire prévaloir la ligne d'action qu'il a adoptée, et de remplir le rôle qu'il s'est, semble-t-il, choisi. Il s'établit un état de fait où chacun accepte temporairement la ligne d'action de tous les autres<sup>5</sup>. Il semble que cette sorte d'acceptation mutuelle soit un trait structurel fondamental de l'interaction, et particulièrement des interactions à l'œuvre dans les conversations face à face. Il s'agit typiquement d'une acceptation « de convenance », et non « réelle », car elle est le plus souvent fondée non pas sur un accord intime, mais sur le bon vouloir des participants à émettre sur le moment des opinions avec lesquelles ils ne sont pas vraiment d'accord.

Une telle acceptation mutuelle exerce un effet conservateur important sur les rencontres. Dès qu'une personne a présenté sa ligne d'action, les autres et elle-même ont ten-

nent et non dénué de cynisme. Il m'expliqua que l'importance des sentiments se mesure exactement à l'importance de ceux qui les éprouvent. Si l'intérêt public exige le déplacement d'un jeune employé, les sentiments de celui-ci ne méritent aucune considération ; s'il s'agit d'un secrétaire adjoint, il convient d'y prêter une grande attention ; mais, si le cas concerne un secrétaire permanent, c'est alors l'élément principal que seul un intérêt public impératif peut annuler. »

4. Les commerçants, et surtout les vendeurs à la sauvette, savent qu'en adoptant une certaine ligne de conduite ils peuvent prendre les clients difficiles au piège de la considération, si bien qu'ils se sentent obligés d'acheter pour éviter que le marchand perde la face, ce qui risquerait de provoquer un esclandre.

5. Un tel accord de surface n'implique, bien entendu, aucune égalité : les valeurs sociales des participants sont évaluées d'un commun accord, mais elles peuvent être de façon très différente pour chacun. Il est également compatible avec l'expression d'opinions divergentes, pourvu que les opposants se manifestent un « respect » mutuel. Les cas extrêmes sont ici les guerres, les duels et les bagarres qui, menés de part et d'autre selon les règles, apparaissent comme un combat déclaré entre deux adversaires également loyaux. En fait, on peut toujours analyser les règles et l'étiquette d'un jeu comme étant pour les joueurs le moyen de donner une image de leur loyauté, qui, à son tour, permet de maintenir ces règles et cette étiquette.

dance à y aligner leurs réponses ultérieures, et, en un sens, à s'y attacher. S'il arrive alors que cette personne modifie radicalement sa ligne d'action, ou bien se discrédite, il en résulte une certaine confusion, puisque les participants se trouvent préparés et engagés à des actions maintenant inapplicables.

Habituellement, garder la face est une condition de l'interaction et non son but. Mais les buts, qui sont par exemple de se trouver une face, d'exprimer ses opinions, de déprécier les autres ou de résoudre des problèmes et d'accomplir des tâches, sont généralement poursuivis de façon à ne pas contredire cette préservation. Etudier les moyens de sauver la face, c'est étudier les règles de circulation des interactions sociales ; cela permet de connaître le code que l'individu respecte à chaque fois qu'il croise les chemins ou les projets des autres, mais cela ne nous apprend pas où il va, ni pourquoi il désire y aller. Cela ne nous apprend même pas pourquoi il est disposé à suivre ce code, car il peut y être également incité par un très grand nombre de motifs différents. Il se peut qu'il veuille sauver la face parce qu'il est sentimentalement attaché à l'image de lui-même que celle-ci exprime, ou bien à cause du pouvoir que son statut présumé lui permet d'exercer sur les autres participants, ou encore par fierté ou par honneur, etc. S'il cherche à sauver la face des autres, il se peut que ce soit par attachement à une certaine image de ceux-ci, par sentiment de la nécessité morale d'une telle protection, ou par crainte de leur hostilité à son égard s'ils venaient à perdre la face. Il se peut encore qu'il sente que les autres supposent qu'il fait partie des gens capables de sympathie et de compassion, si bien que, pour préserver sa propre face, il se sent alors obligé de prendre garde aux lignes d'action des autres participants.

Par *figuration* (*face-work*) j'entends désigner tout ce qu'entreprend une personne pour que ses actions ne fassent perdre la face à personne (y compris elle-même). La figuration sert à parer aux « incidents », c'est-à-dire aux événements dont les implications symboliques sont effectivement un danger pour la face. C'est ainsi que l'assurance est une variété importante de la figuration, car, grâce à elle, une personne peut maîtriser son embarras, et, par là, écarter l'embarras que cet embarras pourrait

susciter chez les autres ou en elle-même. Tous ces moyens de sauver la face, que la personne qui les emploie en connaisse ou non le résultat réel, deviennent souvent des pratiques habituelles et normalisées : elles ressemblent aux coups traditionnels d'un jeu ou aux pas codifiés d'une danse. Chaque personne, chaque groupe et chaque société en a, semble-t-il, un répertoire qui lui est propre. C'est en partie à ce répertoire que l'on se réfère quand on demande à quoi ressemble « vraiment » une personne ou une culture. Pourtant, il semble que chaque ensemble de pratiques manifestées par telle personne ou tel groupe soit tiré d'un ensemble structuré, unique et cohérent, des pratiques possibles, comme si la face, par sa nature même, ne pouvait être sauvée que d'un certain nombre de façons, et que chaque groupement social dût faire son choix dans une matrice unique.

Il est donc probable que les membres de tout groupe social ont une certaine connaissance de la figuration et une certaine expérience de son emploi. Dans notre société, une telle capacité porte parfois le nom de tact, de *savoir-faire*, de diplomatie ou d'aisance. L'efficacité en peut varier, mais guère la fréquence d'emploi, car presque tous les actes qui impliquent d'autres personnes se voient modifiés, positivement ou négativement, par le souci porté à la face.

Avant d'exploiter son répertoire figuratif, il est évident qu'une personne doit prendre conscience de la façon dont les autres ont pu interpréter ses actes et dont elle devrait peut-être interpréter les leurs. Autrement dit, elle doit faire preuve de discernement<sup>6</sup>. Mais, même habile en société et convenablement consciente des jugements symboliquement transmis, encore faut-il qu'elle soit désireuse d'appliquer ce discernement et cette habileté ; bref, elle doit aussi être douée de fierté et de considération pour les autres. Bien entendu, il est si fréquent que la possession

6. On peut présumer que le degré de savoir-faire et de discernement est plus élevé dans les groupes dont les membres font souvent office de représentants d'unités sociales plus vastes, telles que lignées ou nations. Il en va de même pour les gens hauts placés et leur entourage, car plus la face qu'entend garder un interactant a d'importance, plus grand est le risque de la voir en désaccord avec la réalité et, en conséquence, plus urgente est la nécessité d'y pater.

entraîne l'application que, dans notre société, des termes tels que politesse ou tact ne distinguent pas la qualité du désir de la mettre en œuvre.

Une personne, nous l'avons dit, agit dans deux directions : elle défend sa face, et, d'autre part, elle protège la face des autres. Certaines pratiques sont d'abord défensives, et d'autres d'abord protectrices, mais, en général, ces deux points de vue sont présents en même temps. Désirant sauver la face d'autrui, on doit éviter de perdre la sienne, et, cherchant à sauver la face, on doit se garder de la faire perdre aux autres.

Dans de nombreuses sociétés, on tend à distinguer trois niveaux dans la responsabilité d'une personne qui, par ses actes, met en danger la face des autres. En premier lieu, il y a l'action apparemment innocente : l'offense semble involontaire et inintentionnelle, et les spectateurs peuvent estimer que son auteur, s'il avait prévu les conséquences de son acte, s'en serait abstenu. Dans notre société, on appelle cela un *faux pas* ou une *gaffe*, un *impair* ou une *bourde*. Ensuite, il arrive que l'offenseur paraisse avoir agi méchamment, avec l'intention évidente d'insulter sa victime. Enfin, il y a les offenses fortuites, sous-produits non désirés, mais parfois prévus d'une action accomplie en dépit de telles conséquences. Chaque participant peut, de ces trois façons différentes, mettre en danger sa propre face ou celle des autres, ou bien voir les autres menacer ainsi leur propre face ou la sienne. Il peut donc se trouver dans un rapport très variable à ce danger. C'est pourquoi, si l'on veut pouvoir se contrôler et contrôler les autres en toute circonstance, il faut posséder un répertoire de pratiques figuratives pour chacun de ces rapports possibles.

FIN

### I. Les principaux types de figuration.

*L'évitement.* — Le plus sûr moyen de prévenir le danger est d'éviter les rencontres où il risque de se manifester. C'est un procédé que l'on peut observer dans toutes les sociétés, à travers les relations d'évitement<sup>7</sup> et le rôle

7. Ce comportement se voit bien chez les Noirs des classes moyennes qui évitent certains contacts directs avec des Blancs, afin de sauvegarder l'idée d'eux-mêmes qu'ils projettent à travers leurs manières